

Michel Déon de l'Académie française

Les vingt ans du jeune homme vert



folio

COLLECTION FOLIO

Michel Déon

de l'Académie française

Les vingt ans
du jeune
homme vert

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1977.*

Michel Déon est né à Paris en 1919. Après avoir longtemps séjourné en Grèce, il vit en Irlande. Il a reçu le prix Interallié en 1970 pour *Les poneys sauvages* et le Grand Prix du Roman de l'Académie française en 1973 pour *Un taxi mauve*. Il a été élu à l'Académie française en 1978.

Ce roman est la suite des aventures de Jean Arnaud, « le jeune homme vert ». Mais il est tout à fait possible de le lire sans connaître le premier volume. Lorsque ce nouvel épisode commence, Jean a tout juste vingt ans. Il vient de faire la guerre en compagnie de son ami, l'aventurier Palfy. Les voici qui trouvent refuge dans un bordel de Clermont-Ferrand, tenu par la courageuse Mme Michette. À Clermont, Jean tombe amoureux d'une passante, Claude Chaminadzé. Ce sera un grand et douloureux amour. Claude aimera Jean en se refusant à lui. Elle a un petit garçon adorable, un mari agent secret en Angleterre. Un jour, à cause de lui, elle sera arrêtée, torturée. Et quand elle reviendra à Jean, et s'offrira enfin à lui, c'est qu'elle aura perdu la raison.

Mais le tourbillon de la vie, sous l'occupation, est fait de mille autres choses : une actrice charmante, Nelly Tristan, qui, elle, ne se refuse pas à notre héros. Des trafiquants de tableaux, dans le louche milieu montmartrois. Des putains devenues grandes dames. Des faux-monnayeurs. Un homme des bois. Des Allemands qui ne sont pas tous nazis, mais qui entraînent Jean dans des jeux dangereux. Et Palfy qui s'amuse, fait fortune et finit, en Suisse, époux de Geneviève du Courseau qui est sans doute la mère de Jean.

Chaque aventure a des prolongements sans fin et met les personnages dans les situations les plus imprévues. Comme dans un voyage initiatique, comme dans *La Flûte enchantée*, Jean parcourt ces années d'épreuves avec des moments de bonheur, l'ivresse d'être jeune et libre, et parfois les sanglots, la déchirure de l'amour blessé.

Le nez de Palfy empêcha Jean d'apercevoir la clique qui pénétrait dans l'avenue conduisant à la place de Jaude. Ce nez s'allongeait soudain dans des proportions inattendues. Certes, il avait toujours été d'une noble dimension, avec des narines bien arquées qui frémissaient surtout à l'odeur de la viande grillée ou du camembert fait à point, mais jamais, au grand jamais, il n'avait eu la prétention de boucher une avenue. De face, ce nez ne déparait pas le visage osseux de Palfy et sa bosse même semblait porter bonheur, soulignée au-dessus du lobule par une cicatrice blanche. Mais voilà que, de profil, ce nez subissait brusquement une mutation curieuse : il avançait, modifiant du tout au tout l'expression de Palfy qui devenait une sorte d'homme de proie à la gourmandise (ou à la sensualité si l'on veut) aiguë et peut-être bien sadique. Les cils rebroussés semblaient trop joliment peignés, l'œil reculait dans l'orbite, découvrant la caroncule rose, vivante, telle une pustule au coin de la sclérotique. La narine arquée dégageait le cartilage intérieur du nez, lisse comme la paroi d'une caverne.

Jean se dit qu'il n'avait sans doute encore jamais rencontré le profil de son ami, que c'était

un hasard assez curieux, assez invraisemblable alors qu'ils se connaissaient depuis trois ans, avaient vécu ensemble neuf mois de guerre, partagé la même gamelle, couché dans la même paille et plongé dans la même boue. Il fallait s'asseoir à la terrasse d'un café de Clermont-Ferrand, un matin de juillet 1940, pour découvrir le nez de Palfy. Combien de temps serait nécessaire pour connaître le reste de son visage ? Jean ferma les yeux et tenta d'imaginer les mains de Palfy. Il n'arriva pas à se former une image précise et, quand il ouvrit de nouveau les yeux, la clique, dépassant le nez de Palfy, arrivait à leur hauteur. Des enfants couraient le long des trottoirs. Des femmes en robes légères levaient leurs bras nus, agitaient la main. L'une d'elles s'arrêta devant la terrasse du café et, à travers le mince tissu de fil-à-fil bleu, le soleil dessina l'ombre d'un corps aux cuisses douces, aux hanches gaies, au buste effilé. Un instant, elle resta immobile, offerte aux regards, jeune inconnue fragile à la nuque fraîche sous les cheveux cendrés. Quand elle reprit sa marche, le visage apparut : un nez enfantin, des lèvres pâles, des sourcils blonds dans la lumière du matin.

— As-tu vu ? demanda Jean.

— Oui, c'est l'apparition de la grâce.

— Fugitive !

— Il faut toujours la saluer ! Nous la retrouvons.

— Elle est peut-être complètement idiote.

— Je te jure que non ! assura Palfy d'un ton sans réplique.

Passait devant eux le sergent Titch qui lançait au-dessus de sa tête sa canne enrubannée, le pas raide, la poitrine bombée. La clique suivait, tambours en tête devant les clairons dont les cuivres

ornés d'un fanion bleu à dessin rouge — un diable et sa lance — tournoyaient en jetant des éclairs dorés. Ces angelots guêtrés et gantés de blanc, avec leurs joues gonflées sous les casques luisants passés à la graisse, étaient menacés dans leur dos par Pegasone, une jument aubère que montait le colonel Vavin, belle figure de fantassin à cheval. Mal à l'aise sur sa selle, le colonel s'attendait à être vidé d'un instant à l'autre par sa jument qui détestait les cacophonies de cuivres et de tambours. Un sous-lieutenant imberbe, encadré de sous-officiers surdécorés, portait le drapeau trop incliné et menaçait du fer de sa hampe la croupe de Pegasone. Un faux pas et, piquée dans les reins, elle s'envolerait.

— Viens ! dit Palfy.

Jean chercha des yeux le garçon pour payer les bières.

— Qu'est-ce que tu fous ? demanda Palfy.

— Je ne vois pas le garçon.

— Tu ne sais pas que nous avons gagné la guerre ? Tu as déjà vu des vainqueurs payer une bière ? Tirons-nous.

Ils se faufilèrent dans la foule plus dense à mesure qu'on approchait de la place de Jaude.

— Tu charries ! grogna Jean. Nous n'avons pas gagné la guerre. Je crois même que nous ne l'avons jamais perdue aussi honteusement.

Palfy haussa les épaules.

— Nous avons dû nous tromper. À la dernière minute, tout s'est arrangé. Le coup de la Marne. *La furia francese*. Sinon, ils n'oseraient pas défiler comme ça.

Le régiment envahissait la place et les compagnies marquaient le pas avant de gagner leurs emplacements devant une tribune vide à la gueule ouverte sur un fond de draperie rouge.

Engoncés dans leurs vareuses de bure kaki boutonnées au col, sanglés dans des cartouchières bourrées de pain, de chocolat et de tabac, alourdis par des brodequins neufs dont les clous allumaient des étincelles sur le parterre cimenté, les soldats semblaient au bord de l'apoplexie. Adjudants, lieutenants et capitaines couraient devant leurs compagnies, rugissant des ordres d'alignement suivis avec maladresse. On forma les faisceaux, puis, sur un signal des chefs de section, les hommes sortirent des cartouchières un chiffon pour astiquer leurs chaussures. Un « ah » d'étonnement admiratif courut dans la foule massée sur les trottoirs, à peine retenue par un cordon d'agents de police. Des temps nouveaux s'annonçaient. Le régiment à la fourragère rouge, brossé, brillant, avec des fusils modèle 36 qu'on avait mis prudemment en réserve pendant la guerre pour achever d'user les vieux outils de 14-18, avec ses officiers fringants et pète-sec, paraissait avoir traversé les derniers combats sans une égratignure, sans que manquât un seul des boutons promis par Gamelin au gouvernement. Quand les chaussures furent propres, on rompit les faisceaux et les compagnies s'alignèrent de nouveau. Un officiel en veston bordé noir, col dur, pantalon rayé et chapeau melon entra dans la tribune et parcourut la double rangée de chaises, cherchant son nom sur les étiquettes. On eût dit d'un guignol ou d'un minuscule Jonas dans la gueule ouverte de la tribune. Ayant enfin trouvé sa place, il s'installa, épongea son front et soudain s'aperçut qu'un bon millier de spectateurs l'avaient dans leur ligne de mire. Aussitôt recoiffé, il disparut comme avalé par une trappe. Un long éclat de rire salua son départ, puis le préfet se montra et des ordres coururent sur la place.

Les chefs de bataillon commandèrent l'arme à l'épaule.

Jean et Palfy se retrouvèrent au premier rang parmi des anciens combattants au béret sur l'oreille, chevauchés par des enfants. Ils auraient pu nommer presque tous les officiers et sous-officiers maintenant au garde-à-vous, mais les anciens du régiment, ceux qui trois semaines auparavant se battaient encore, étaient dispersés dans les compagnies reformées et complétées par des soldats du dernier contingent. Ils reconnurent le gros Hoffberger, le géant Ascary, le petit Vibert toujours furieux, Picallon le séminariste, leur pote Léonard le boxeur, Negger l'instituteur pacifiste, qui se distinguaient, par une mollesse évidente dans le garde-à-vous, des jeunes recrues racolées après l'armistice.

— J'entends Ascary jurer : vingt dieux de vingt dieux, dit Palfy.

— Et Hoffberger ronchonner ses « schproum ».

— Ça fait du bien de les revoir vivants.

— À tout prendre, dit Jean, je préférerais revoir la petite blonde de tout à l'heure et la revoir dans le soleil.

— Toi, tu ne penses qu'à ça.

Un général passa en revue le régiment, puis ce fut la remise des décorations. Le colonel Vavin ajouta une palme à sa croix de guerre qui descendait déjà jusqu'à la ceinture. Trois capitaines, quatre lieutenants reçurent l'accolade. Quand vint le tour des sous-officiers, une douzaine de sergents se détachèrent.

— Je t'assure que nous avons gagné la guerre, dit Palfy.

À côté d'eux, un ancien combattant au visage orné d'une moustache en tous poils semblable à celle d'Hitler leur jeta, furieux :

— Allez-vous vous taire, espèce de planqués!

— Oh pardon, monsieur, dit humblement Palfy, je voulais plaisanter.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter.

Le coude de Jean s'enfonça dans les côtes de Palfy. Un des sergents, beau garçon à la gueule de voyou, avançait de trois pas pour recevoir sa croix de guerre.

— Palfy! C'est Tuberge! La croix de guerre à Tuberge! Ils sont fous!

— À cette charogne qui a foutu le camp avec ma montre!

Il y eut un mouvement autour d'eux, des murmures. L'ancien combattant serra les poings.

— Maintenant, vous insultez les héros!

— Un héros comme ça, j'en fais un tous les matins! dit Palfy.

— Taisez-vous!

— Ta gueule, vieux con.

L'ancien combattant voulut attraper Palfy par sa chemise. D'une bourrade, ce dernier se dégagea et, les mains en porte-voix, hurla:

— Sergent Tuberge, tu es une lope, un lâche, un salaud, un pillard, un assassin, une ordure et un déserteur...

Le général qui s'apprêtait à décorer Tuberge s'arrêta net, mais ne daigna pas tourner la tête vers l'interrupteur, pas plus d'ailleurs que le colonel qui appela un officier d'ordonnance. Dans le silence religieux régnant sur la place, les hurlements de Palfy avaient été entendus de tous. Tuberge, poings serrés, faisait mine de s'élancer vers la foule, vers l'insulteur qui gesticulait et venait, avec une nouvelle bourrade, d'envoyer à terre l'ancien combattant au comble de la fureur qui criait:

— Arrêtez-les! Arrêtez-les! Ce sont des provocateurs.

L'officier d'ordonnance courait vers un brigadier de police. Jean aperçut dans les rangs de son ancien bataillon Ascary plié en deux, Hoffberger écarlate de plaisir et Negger qui posait son fusil à terre en vrai pacifiste. Palfy n'avait pas terminé malgré les mains qui s'agrippaient à lui.

— Espèce de lâche, espèce d'enculé... espèce d'ouvrier ! se remit-il à hurler.

— Foutons le camp, supplia Jean.

Des agents accouraient. Palfy et Jean, cassés en deux, traversèrent la haie de spectateurs qui les regardaient médusés. En se redressant, ils se trouvèrent face à face avec un garde mobile qui voulut les attraper par le bras. Deux crocs-en-jambe et l'homme s'écroula.

— Par là ! dit Palfy.

Ils coururent le long des immeubles. Personne ne tentait de les arrêter mais des agents encore sur la chaussée les suivaient parallèlement à la foule qui aurait peut-être desserré les rangs si un nouveau spectacle n'avait détourné son attention : vaincus par la chaleur, terrassés par la dysenterie, trois, puis quatre des soldats au présentez arme depuis dix minutes s'écroulaient face contre terre. Une sonnerie de clairon et des roulements de tambour couvrirent les aboiements des agents et les murmures de la foule. Jean et Palfy parvinrent à l'angle d'une ruelle pavée montant à une église. Le garde mobile avait pris cent mètres de retard sur eux. Palfy vira à droite et Jean l'imitait quand il aperçut, devant lui, la jeune femme aux cheveux cendrés. Leurs regards se rencontrèrent. Celui de la jeune femme était amusé. Jean éprouva la même indicible émotion qu'à la minute où, passant devant le café, elle découvrait ingénument l'ombre chinoise de son corps.

— Votre nom ! Vite ! hurla-t-il.

Elle s'arrêta et sourit.

— Vite! dit-il.

— Claude.

Palfy, ne l'entendant pas venir, se retourna et cria:

— Jean!

— C'est moi!

Le garde mobile approchait. La jeune femme souriait toujours. Jean rattrapa Palfy et ils coururent jusqu'à la hauteur de l'église, prirent à gauche sur une placette à la chaussée défoncée. Des cordes tendues prolongeaient le chantier. Palfy les enjamba, força la porte d'une baraque en planches où il trouva deux pics et des chapeaux de paille.

— Retire ta chemise! dit-il.

Quelques secondes après, ils piochaient le sol quand arrivèrent le garde mobile et une douzaine d'agents.

— Les gars, vous n'avez pas vu deux types qui détalait comme des lapins? demanda le brigadier essoufflé.

— Par là! dit Jean en montrant une ruelle.

Le brigadier s'épongea le front et se retourna vers ses hommes.

— Ils nous feront crever! Enfin, allons-y!

La horde disparut au pas gymnastique. Palfy posa son pic et frappa sauvagement ses pectoraux nus.

— Maintenant, dit-il, compte tenu de la rapidité de réflexion d'un brigadier d'âge moyen et d'un garde mobile encore jeune, il leur faudra bien cinq minutes pour comprendre qu'on ne travaille pas sur la chaussée un dimanche et que les insulteurs du sergent Tuberge, c'était nous! Donc, pas de hâte. Ta chemise, mon coco, et allons prendre un verre loin d'ici.